

## Divisions du texte

1. Quelle argumentation ? Une approche “Question – RéponseS”.....	2
1. Situation argumentative.....	2
2. Techniques d’opposition.....	3
2. Aristote: La métaphore, l’arme absolue de la persuasion.....	3
3. Métaphore contre métaphore.....	4
4. La métaphore malheureuse.....	5
4.1 « Ô guitare... » (Cocteau).....	5
4.2 « L’esprit des jésuites, plaie honteuse » (Michelet) : La métaphore incomprise.....	6
4.3 “L’état, une famille” ; “se restreindre, se serrer la ceinture”.....	8
4.3.1 “L’état, une famille”.....	8
4.3.2 “se restreindre, se serrer la ceinture” :.....	9
5. La métaphore, mauvais modèle.....	9
5.1 “La belle au bois dormant”.....	9
5.2 “La machine économique”.....	10
6. La métaphore démétaphorisée.....	11
6. Conclusion : Formes du discours contre la métaphore.....	12
Références.....	13

## Résumé

### **Christian Plantin, Contre les métaphores — Une approche par la réfutation de la métaphore argumentative.**

L’argumentation est approchée comme une forme de dialogue ou d’interaction où sont construites des réponses antagonistes à une même question. Les données utilisées couplent une intervention initiale dans laquelle la métaphore joue un rôle pivot, avec une réplique ne s’alignant pas sur la métaphore. Nous avons dégagé les formes de réfutation suivantes.

- la métaphorisation est contrée par une *sur-métaphorisation* ou une *contre-métaphorisation*
- la “surprise” créée par la métaphore est une comme *mauvaise surprise* ;
- la métaphore plaisante est ramenée à *l’analogie* sérieuse, et dénoncée comme insuffisante ;
- si elle est un modèle, alors la métaphore peut être testée et *rejetée comme n’importe quel modèle* ;
- la métaphore se trouver *démétaphorisée* dans le jeu de reconfiguration des catégories sociales.

## Mots clés

Argumentation, Métaphore, Interaction, Surprise, Analogie, Modèle Catégorisation.

## **Christian Plantin**

### **Contre les métaphores : Une approche par la réfutation de la métaphore argumentative**

La question de la métaphore argumentative est abordée ici à partir d’une vision de l’argumentation comme une activité non seulement énonciative et dialogique, mais également interactionnelle et dialogale.

Le travail énonciatif argumentatif oriente un discours vers un ensemble de suites préférées. L’approche interactionnelle de l’argumentation, rapidement décrite dans le premier paragraphe, permet d’observer ce que deviennent les intentions persuasives lorsqu’on les plonge dans la réalité des échanges oraux et écrits, et comment les orientations idéales affrontent la dure réalité discursive des suites non préférées, de la non ratification et de la réfutation.

Cette étude nécessite la constitution de collections de cas; celle que nous proposons ci-dessous réunit des segments ad hoc de textes et de dialogues, dont certains sont imaginés et d’autres relèvent d’échanges authentiques notés après coup. La nature mixte, impure, des données est inévitable pour tout ce qui touche l’argumentation: une même question peut être discutée dans des formats interactionnels et dans des genres écrits de tous ordres.

Le §2 rappelle quelques propositions d’Aristote, notamment celle, toujours très répandue, qui fait de la métaphore la meilleure arme, voire l’arme absolue de la persuasion. En pratique, cela signifie, pour prolonger cette métaphore, que la métaphore ne peut être neutralisée que par une autre métaphore, ce dont le §3 donne quelques exemples.

Les §4 à §7 proposent des analyses de cas de réfutation de la métaphore opérant à partir des mécanismes mêmes de la métaphore.

Dans le domaine scientifique, la métaphore peut fonctionner comme un modèle, “modèle” étant parfois pris de façon très métaphorique et opérant loin des données (§8).

La métaphore de la machine en économie a soutenu la mathématisation de cette discipline sur le modèle de la mécanique; le §9 suivant porte sur une réfutation où, en quelque sorte, la métaphore est réfutée par son modèle même.

La métaphore est un instrument de recatégorisation; le §10 rappelle que ce qui est mot métaphorique et ce qui est mot juste est une affaire qui peut concerner non seulement le linguiste mais aussi la société, et que le juge peut avoir à intervenir dans l’affaire.

Cette étude sur l’argumentativité de la métaphore s’inscrit dans le cadre d’une “pragmatique des figures du discours” telle que la définit Bonhomme (2005).

### **1. Quelle argumentation ? Une approche “Question – RéponseS”**

#### *1. Situation argumentative*

Par commodité, nous parlons de modèle “Question - RéponseS de l’argumentation. Ce modèle repose sur l’idée de *contradiction ratifiée*, générant une *question argumentative*, à laquelle des participants apportent plusieurs réponses incompatibles, produisant ainsi une *situation argumentative*.

Une réponse à une question argumentative correspond à ce qu’on appelle classiquement la *conclusion* d’une argumentation. Ces réponses sont étayées d’un discours, dont tous les éléments sont orientés vers cette réponse-conclusion ; on appelle classiquement *argument* les éléments

propositionnels contenus dans ce discours.

Les situations argumentatives le sont plus ou moins ; on admet des degrés et des formes d'*argumentativité*.

Les corpus pour l'étude de l'argumentation réunissent des interventions se rattachant à une même question argumentative. Ils sont construits de façon à respecter en gros la structure Discours / Contre-discours. De tels corpus peuvent contribuer à préserver l'analyse du parti pris, et à bien distinguer l'analyse de l'argumentation, qui est une activité linguistique, et "l'analyse argumentative", qui est une analyse de l'argumentation orientée vers le rejet d'une position et l'acceptation de l'autre.

Le modèle proposé est *dialogal* (dialogique et interactionnel) et critique. L'évaluation des arguments n'est pas le privilège de l'argumentologue, elle fait partie du jeu argumentatif.

C'est un modèle non normatif ; Les notions de fallacie, de bonne ou de mauvaise foi ou d'inter(in)compréhension sont restituées aux participants

On distingue les *acteurs* et les *actants* de l'argumentation. Les acteurs sont les sujets argumentant ; en entrant dans le jeu argumentatif, les acteurs prennent une position, c'est-à-dire un rôle argumentatif, ce qui en fait des actants de l'argumentation. Ils se positionnent comme Proposant, Opposant ou Tiers.

L'échange argumentatif repose sur et produit du *doute*. Douter est une activité irréductiblement cognitive et émotionnelle. L'étude de l'argumentation n'a pas forcément pour but d'éliminer le doute. Le *dissensus* est un état normal de la conversation.

La *persuasion* est redéfinie comme acceptabilité et alignement, ce qui est sans doute conforme à sa définition aristotélicienne.

## 2. Techniques d'opposition

Différentes stratégies permettent de s'opposer à un discours.

*La contre-argumentation* : l'opposant présente une argumentation pour une conclusion incompatible avec celle du proposant. Son discours peut ignorer totalement celui du proposant.

*La réfutation* : l'opposant montre que les argumentations du proposant doivent être rejetées, parce qu'elles souffrent d'un défaut :

— de pertinence externe : l'argumentation est hors sujet, ses conclusions n'ont rien à voir avec l'objet du débat ;

— de pertinence interne : les arguments n'appuient pas la conclusion, ou l'appuient insuffisamment.

On peut rattacher à la réfutation la *réorientation du discours*, où l'opposant emprunte un argument du proposant en lui faisant servir la conclusion opposée à celle qu'il sert dans le discours du proposant (*justement*).

Cette réfutation proprement dite n'est qu'une stratégie d'élimination du discours parmi d'autres. Elle est traditionnellement privilégiée en raison de son importance logico-cognitive.

Les *stratégies de désorientation* du discours ont pour but de déstabiliser le proposant en lui faisant perdre le fil de son discours.

Nous utiliserons parfois le mot *réfutation* comme terme couvrant pour l'ensemble des techniques d'opposition.

### 2. Aristote: La métaphore, l'arme absolue de la persuasion

Selon Aristote, la persuasion est produite de trois façons, soit par un travail « sur les sentiments qu'éprouvent les juges » ; soit par « l'image qu'ils se font de l'orateur » soit enfin par « une démonstration » (Aristote, *Rhét.*, p. 425)

La troisième, la persuasion par le logos consiste à tirer des faits eux-mêmes « ce qui [leur] donne la capacité de persuader » (*ibid.*, p. 426). Idéalement, « ce qui est juste, c'est de débattre à l'aide des faits eux-mêmes » (*ibid.* 427), le reste étant superflu. Mais cela n'est pas possible, en raison de « la médiocrité de nos institutions politiques » et de celle « de nos auditeurs » (*ibid.* 427) — les gens normaux ne le sont pas. Bref, « les arts du langage, l'action et le style, « [ont] donc quand même un petit quelque chose de nécessaire » dans le discours public et l'éducation citoyenne (*ibid.*, 427) — mais pas en science : « personne ne tient compte [du style] pour l'enseignement de la géométrie » (*ibid.* 427).

Ainsi, éthos et pathos sont les outils les plus efficaces de persuasion. La persuasion par le sentiment et par l'image de soi est produite, à l'oral, par l'action oratoire, particulièrement par la voix ; à l'écrit, « par la disposition stylistique des faits » car « les discours écrits tirent leur force davantage du style que de la pensée » (*ibid.*, p. 428). Et dans tout discours, en poésie comme en prose, c'est la métaphore « qui a le plus grand pouvoir » : « elle possède au plus haut point clarté, agrément et » (*ibid.*, p. 433). La conclusion est claire : la métaphore est l'arme absolue de la persuasion, qui est l'art de cacher l'artifice, c'est-à-dire de « passer inaperçue » (*ibid.*, p. 431), afin de permettre à « l'illusion [d'opérer] » (*ibid.*, p. 431).

L'efficacité de la métaphore tient donc à sa capacité à s'enfouir dans le discours ; elle avance cachée ; ceci qui est tout à fait opposé de la conception moderne, *baroque*, de la métaphore, qui avance en plein lumière, crée la surprise et s'impose par le plaisir qu'elle donne.

## 3. Métaphore contre métaphore

D'où l'idée que « la métaphore n'est guère réfutable » : « comment répondre à une métaphore si ce n'est par une autre métaphore ? » (Le Guern, p. 74). On peut en effet rejeter une métaphore en lui en opposant une contre-métaphore sur le même thème :

L1 — *L'homme est un loup* — homo homini lupus

L2 — *Oh non, l'homme est un veau*

ou surenchérir sur la métaphore, ce qui désoriente le discours :

L1 — *L'homme est un loup* — homo homini lupus

L2 — *Oh oui, et femina feminæ lupior*

ou filer la métaphore pour la retourner :

L1 — *Notre sous-discipline est au cœur de la discipline ...*

L2 — *Oui, mais une discipline a aussi besoin d'un cerveau pour penser, d'yeux pour voir clair et de jambes pour avancer ;*

— *Attention, le cœur peut continuer à battre dans un bocal.*

L1 — *Notre institution n'est pas une nurserie*

L2 — *Oh non, dans une nurserie les sadiques incompetents ne seraient pas admis*

Ce procédé est certainement efficace, en ce qu'il permet de mettre les sourieurs de son côté ; mais il n'est pas le seul qui permette de tenter d'en finir avec une métaphore.

#### 4. La métaphore malheureuse

##### 4.1 « Ô guitare... » (Cocteau)

Considérons le point de vue de la réception. On attache à la métaphore sa suite préférée, celle qui correspond à l'intention ouverte du métaphoriseur. La métaphore est heureuse si elle est reçue dans la ligne de cette suite préférée, c'est-à-dire ratifiée par une manifestation de surprise agréable, ou par un comportement séduisant.

On peut concevoir un monde où les productions verbales seraient toujours reçues selon leur suite préférée, c'est-à-dire où elles agiraient causalement sur leur destinataire. Le monde de Gorgias dans *l'Éloge d'Hélène* est le cas : il y affirme une chimie de la persuasion analogue à la chimie de la « drogue » ; le discours persuasif agit avec la même violence contraignante que la force physique :

[20] Qu'elle soit une victime de l'amour, ou du discours persuasif, qu'elle ait été **enlevée de force ou nécessitée à faire ce qu'elle a fait** par la Nécessité divine, quoi qu'il en soit, elle échappe à l'accusation.

14. Il existe une analogie entre la puissance du discours à l'égard de l'ordonnance de l'âme et l'ordonnance des drogues à l'égard de la nature des corps. De même que certaines drogues évacuent certaines humeurs, et d'autres drogues, d'autres humeurs, que les unes font cesser la maladie, les autres la vie, de même il y a des discours qui affligent, d'autres qui enhardissent leurs auditeurs, et d'autres qui, avec l'aide maligne de Persuasion, mettent l'âme dans la dépendance de leur drogue et de leur magie. »

Gorgias - *Eloge d'Hélène. Les Présocratiques*, Folio-Essais p. 710-714.<sup>1</sup>

Mais les productions verbales ne sont pas toujours reçues selon leur suite préférée. On n'est pas forcément d'accord avec une assertion, on ne croit pas toutes les promesses, et on ne persuade pas parce qu'on a l'intention de persuader. Il faut donc distinguer intention de persuasion et persuasion, même pour la métaphore.

La métaphore assimile deux termes qui n'appartiennent pas au même champ sémantique : « l'esprit jésuite est une plaie honteuse » (Michelet, voir infra, §3). Elle est fondée sur une opération de renomination-recatégorisation. Par la renomination, on utilise pour désigner une réalité un terme qui n'est pas le terme couramment utilisé à cet effet. Par la recatégorisation, on rattache une réalité à une catégorie différente de celle à laquelle on considère couramment qu'elle appartient. Cette assimilation se fait en vertu d'un motif, ou point commun aux deux termes. Ce motif est préexistant et donné par l'intersection des deux catégories recouvertes par les deux termes, substituant / substitué ou dévoilé, révélé, produit par la métaphore.

La métaphore est heureuse si le partenaire perçoit la congruence préexistante entre les deux désignations. Si elle est refusée, la métaphore est malheureuse. La métaphore de Cocteau « Guitare, bidet qui chante » est jugée très basse par Philippe Soupault, qui lui fait le coup du mépris (Plantin, 201, art. *Mépris*):

J'avais pris la résolution de ne plus prononcer le nom de M. Jean Cocteau. Cela me paraissait inutile. On ne parle pas de ce qu'on méprise. Mais ce monsieur vient de publier un livre qu'il a l'audace d'intituler *Poésie*. Il ne doit pas savoir ce que cela veut dire lui qui a écrit ce vers (entre autres) :

*Ô guitare, bidet qui chante* (sic)

<sup>1</sup> Cité d'après <http://burmat.free.fr/Textes/Gorgias-Helene.pdf> (01-11-16)

Quel poète, n'est-ce pas ? [...] M. Cocteau qui ne pouvait faire croire à personne qu'il était un poète capable d'écrire selon son temps essaie de discuter la poésie, celle d'Apollinaire, de Max Jacob ou de Reverdy. [...] Qu'on sache bien que la « pouasie » (Fargue dixit) de M. Cocteau ne représente rien et ne signifie rien (45).

Philippe Soupault, *Littérature et le reste*.

Cité d'après Béatrice Mousli, in *Les Cahiers Max Jacob* 8<sup>2</sup>.

Si la première caractérisation de la métaphore est d'être un coup d'état discursif, un îlot *insolite*, une *anomalie*, une *incohérence*, une *incongruence*, une *incongruité*, une *rupture*, une *contradiction avec la logique*, une *incompatibilité*, un *coup de force* — on a reconnu la jubilatoire énumération de Kleiber, 2016, 18-19, où l'on trouvera les références — il ne faut pas s'étonner qu'en vertu même de ces qualités, elle soit parfois jugée telle et rejetée en conséquence. Si on se fait gloire de son *incohérence*, on s'expose à être rejeté pour son incohérence par tous ceux qui ne veulent pas jouer au jeu de l'incohérence.

##### 4.2 « L'esprit des jésuites, plaie honteuse » (Michelet) : La métaphore incomprise

Dans les cas que nous présenterons, l'analyse est centrée sur la métaphore, ce qui ne signifie pas que cette question épuise l'analyse de la situation argumentative dans laquelle la métaphore est produite

Le texte suivant correspond aux quatre premiers paragraphes des leçons de Michelet sur les jésuites, publiées en 1843, sous le titre *Des jésuites*.

§1 Ce que l'avenir nous garde, Dieu le sait ! ... Seulement je le prie, s'il faut qu'il nous frappe encore, de nous frapper de l'épée ...

§2 Les blessures que fait l'épée, sont des blessures nettes et franches, qui saignent, et qui guérissent Mais que faire aux plaies honteuses, qu'on cache, qui s'envieillent, et qui vont toujours gagnant ?

§3 De ces plaies, la plus à craindre, c'est l'esprit de la police mis dans les choses de Dieu, l'esprit de pieuse intrigue, de sainte délation, l'esprit des jésuites.

§4 Dieu nous donne dix fois la tyrannie politique, militaire, et toutes les tyrannies, plutôt qu'une telle police salisse jamais notre France ! ... La tyrannie a cela de bon qu'elle réveille souvent le sentiment national, on la brise ou elle se brise. Mais le sentiment éteint, la gangrène une fois dans vos chairs et dans vos os, comment la chassez-vous ?

Cité d'après l'édition J.J. Pauvert, Paris, 1966, p. 41-42. Les points de suspension sont dans le texte original. Nous avons introduit la numérotation.

Ce passage est écrit dans le grand style oratoire de la rhétorique argumentative ; rhétorique qui admet d'autres styles et d'autres usages.

La métaphore explicite (*in praesentia*) « l'esprit des jésuites, plaie honteuse » est non seulement filée, en aval, mais construite en amont. Ce phénomène de préparation semble assez général, et amènerait à préciser l'idée de surprise traditionnellement associée à la métaphore.

Cette préparation s'amorce avec une prière à Dieu d'allure sinon paradoxale, du moins stoïque (§1), justifiée au §3 par l'opposition *blessure nette / plaies honteuses*, qui introduit le terme

<sup>2</sup> <http://cahiersmaxiacob.org/cmj8/8mousli.html> (06-09-16)

métaphorique, mais pris dans son sens propre. La métaphore du §3 est filée au §4 (*salir* ; *gangrène dans les chairs et dans les os*).

Le langage argumentatif de Michelet est un *langage déiste*, au service d'une dramatisation : exclamation, prières de demande, ton méditatif du §1; opposition *esprit de police / choses de Dieu* du §3. Ce langage est calqué sur le langage des religieux qu'il combat; il entre donc dans une stratégie *ad hominem*, opposant aux jésuites leurs propres valeurs.

Un second axe stratégique est l'*intensification* : plaies qui vont *toujours gagnant* ; la plaie *la plus à craindre* ; *dix fois la tyrannie politique, militaire et toutes les tyrannies*. Ces affirmations radicales ne sont jamais modalisées.

Cette configuration, religiosité plus intensité, est essentielle pour la constitution de l'éthos de l'orateur.

Dans cet ensemble, la métaphore joue un rôle évaluatif central, elle pose une évaluation, construit une émotion et fixe une orientation pour ce qui suit. Tout ce qui est dit de la métaphore recatégorisante s'applique ici : l'esprit jésuite est recatégorisé comme plaie honteuse.

L'opposition vient la même année, 1843 : *Les Jésuites* – par un solitaire. *Réponse à MM. Michelet et Quinet* ; ce solitaire est identifié comme l'Abbé Hippolyte Barbier. La métaphore argumentative est examinée dans les passages suivants.

« M. Michelet continue : "De ces plaies qu'on cache, qui s'envieillent, etc., la plus à craindre, c'est l'esprit de police mis au service des choses de Dieu, l'esprit de pieuse intrigue, de sainte délation, l'esprit... des Jésuites."

On ne s'y attendait guère ! »

[Abbé Hippolyte Barbier] 1843. *Les Jésuites* ... Paris, Appert, Amyot, Pilou. Cité d'après la 2<sup>e</sup> éd. 1848. P. 28.

La surprise est là, bien marquée par les trois points de suspension introduits dans le texte de Michelet, puis explicitée « on ne s'y attendait guère ». Mais c'est une *mauvaise* surprise, créée par l'inconvenance, l'incongruité, la stupidité de la métaphore. Michelet n'a pas du tout séduit l'abbé Barbier, qui n'est pas prêt à donner son assentiment spontané à la métaphore.

La réfutation commence par une concession ironique à propos des « blessures »

« j'admets que les *blessures* que fait *l'épée*, soient toujours *nettes et franches*, et que toujours elles *guérissent*, comme le prouvent quotidiennement les spadassins de métier et les annales guerrières de tous les peuples. » (*ibid.*, p. 27)

Ensuite, l'amplification et l'application de la métaphore sont rejetées par une disqualification du langage :

« De là des imprécations fort bigarrées : "*Dieu nous donne [reprise littérale du texte de Michelet jusqu'à] Quel hideux spectacle !*" Je copie textuellement et ne comprends pas.

Vient un lugubre tableau qui n'est que la reproduction de ces fantaisies en style plus niais et plus amphigourique, s'il se peut, et dont voici le complément : "*ceci n'est pas, comme on peut le croire, un tableau d'imagination [reprise littérale du texte de Michelet jusqu'à] boues éternelles*" » (*ibid.*, p. 28-29).

Les trois lignes de réfutation convergent: le langage de Michelet n'est pas adéquat, or « il ne suffit pas d'avoir quelque chose à dire, il est nécessaire aussi de le dire comme il faut » de façon

« convenable » (Aristote, *ibid.*, 1403b15, p. 425; 1404b1; p. 430). Ce discours manque de *prepon*, *decorum*: l'Abbé Barbier connaissait certainement très bien la rhétorique.

#### 4.3 "L'état, une famille" ; "se restreindre, se serrer la ceinture"

Le passage suivant est extrait d'un article de Paul Krugman, prix Nobel d'économie, publié dans le journal anglais *The Guardian* du 19 avril 2015<sup>3</sup> :

« Politicians [are] catering to a public that doesn't understand the rationale for deficit spending, that tends to think of the government budget via analogies with family finances »

« When John Boehner, the Republican leader, opposed US stimulus plans on the grounds that "*American families are tightening their belt, but they don't see government tightening its belt*", economists cringed at the stupidity. But within a few months the very same line was showing up in Barack Obama's speeches [...]. Similarly, the Labour party [...]

##### 4.3.1 "L'état, une famille"

La « stupidité » est celle de l'inférence "*les familles se serrent la ceinture, l'état doit se serrer la ceinture*". On peut reconstruire la loi de passage sous la forme d'une métaphore :

"Un état, une nation, un pays... est une famille"

Mais cette reconstruction n'est pas la seule possible ; on pourrait y voir une sorte de composition : "l'état est composé de familles, donc c'est une famille"

"L'état est composé de familles, les familles se serrent la ceinture, l'état doit se serrer la ceinture"

La métaphore de la famille est fondamentale pour l'économie ; elle repose sur l'étymologie du mot, en grec *oikonomia* "gestion de la maison" ; on la retrouve dans l'éloge des "pères fondateurs" et des dirigeants "bons pères de famille".

On retrouve des éléments essentiels de l'analyse aristotélicienne : dans des institutions médiocres les politiciens font de la retape auprès d'un public aussi médiocre (voir supra).

Autrement dit, en période de crise économique, l'état doit réduire ses investissements donc son endettement :

« *economists* — dont Krugman est un représentant éminent — *cringed at the stupidity* ».

La réaction de Paul Krugman à la métaphore des partisans de l'austérité, que Krugman appelle les "Austériens", n'est pas différente de celle de l'abbé Barbier face à Michelet : *to cringe* signifie « to feel disgust or embarrassment and often to show this feeling by a movement of your face or body » (Merriam-Webster, art. *Cringe*)<sup>4</sup>

Krugman cite la métaphore pour introduire une réfutation, sur le fond, menée dans un langage économique semi-technique :

— les affirmations Austériennes sont mal fondées théoriquement ;

— leurs prédictions sont infirmées par les faits ;

— les politiques qu'elles impulsent échouent.

Soit une réfutation a priori, une réfutation par l'absurde et une réfutation pragmatique.

<sup>3</sup> *The Guardian* 2015/apr/29 <http://www.theguardian.com/business/ng-interactive/2015/apr/29/the-austerity-delusion> (15-08-16)

<sup>4</sup> <http://www.merriam-webster.com/dictionary/cringe> (08-09-16).

Reste à expliquer pourquoi on continue à les appliquer : selon Krugman, c'est parce qu'elles permettent aux néo-conservateurs d'appliquer un programme de destruction du "wellfare state", de l'état social.

La réfutation porte sur l'objet du débat, sur l'austérité en temps de crise. La métaphore caractérise commodément le débat, elle n'est pas l'objet du débat. Elle est balayée dans une réfutation sur le fond du problème.

#### 4.3.2 "se restreindre, se serrer la ceinture"

Reste la seconde métaphore "se restreindre, se serrer la ceinture". Elle opère à un autre niveau, celui de l'image. *Se restreindre* a évidemment une orientation vers le *moins*. Mais comme le montrent bien les images trouvées par la recherche "se serrer la ceinture" sur internet, l'expression est associée à l'amaigrissement, maigre et minceur, renvoyant à une époque où les riches étaient « les gros » et les pauvres les maigres. "Se serrer la ceinture" c'est donc métonymiquement maigrir, et maigrir c'est *plus* (*faire maigrir le mammoth*). L'expression prend ainsi une invincible orientation positive "se serrer la ceinture c'est bien", donc quand l'état se serre la ceinture, c'est bien. La réfutation sur le fond n'a pas de prise sur ce mécanisme, sinon en la refoulant, ce qui suppose que le mécanisme intellectuel prime sur l'association automatique.

## 5. La métaphore, mauvais modèle

### 5.1 "La belle au bois dormant"

Dans cette seconde collection d'exemples, la notion de métaphore correspond celle de modèle (Black 1955, 1962). La métaphore n'est plus un événement discursif local, mais une opération structurant un domaine en construction au moyen d'un langage ressource fonctionnant de façon éprouvée sur un domaine ressource (Plantin 2016, Art. *Analogie structurelle ; Métaphore*). Le terme de *métaphore* est utilisé avec ce sens dans le passage suivant, écrit rapidement, sur le rôle de la métaphore en biologie:

Par exemple : deux métaphores pour parler du processus de fécondation biologique. Du mythe de la Belle au bois dormant (pénétration, conquête et réveil de l'œuf par le spermatozoïde, par exemple), à la fécondation exprimée dans le langage de l'égalité des chances (définie par exemple, comme le processus de rencontre et de fusion de l'ovule et du spermatozoïde). Ce changement s'est produit sur une vingtaine d'années, et il correspond à une évolution radicale de la perception idéologique de la différence des genres.

La première métaphore a entraîné une investigation intensive des mécanismes moléculaires de l'activité spermatique (fournissant des explications chimiques et mécaniques de la mobilité des spermatozoïdes, de leur adhésion à la membrane cellulaire de l'ovule et de leur capacité à faire fusionner deux membranes), tandis que la seconde a stimulé les recherches qui ont permis d'élucider les mécanismes à travers lesquels l'œuf pouvait être considéré comme actif (par exemple, le fait qu'il produise les protéines ou les molécules facilitant ou inhibant l'adhésion et la pénétration).

Sara Franceschelli, Philippe Huneman. *Le rôle de la métaphore en biologie*.<sup>5</sup>

<sup>5</sup> École de Berder, mars 2006. P 3/8. <http://www.lptl.jussieu.fr/user/lesne/PhiSa.pdf> (15-08-16)

Les métaphores sont le moteur des programmes de recherche ; elles « [entraînent] une investigation intensive » ; « [stimulent] les recherches ». Elles sont le reflet dans la science d'une « perception idéologique ». On peut comprendre que, l'idéologie changeant, sous l'influence de certains facteurs, les métaphores changent et les programmes de recherche suivent ; la science est pilotée par l'idéologie, et la métaphore est l'instrument de ce pilotage. Cela peut être vrai ou non, les choses sont difficiles à trancher à un tel niveau de généralité ; par esprit de contradiction, on pourrait soutenir qu'il ne s'agit pas d'une métaphore modèle, mais d'une métaphore didactique : l'idéologie changeant, la science est didactisée, expliquée, selon d'autres métaphores. Quoi qu'il en soit, on voit que dans un tel cadre, les métaphores fondatrices d'un courant de recherche ne peuvent pas à proprement parler être réfutées, il faut attendre que d'autres courants et d'autres métaphores les remplacent.

### 5.2 "La machine économique"

L'existence et l'importance de la métaphore mécaniste en économie sont bien connues (Resche 2016). Réfuter la métaphore c'est réfuter le modèle et invalider la prétention scientifique que soutient la métaphore-modèle. C'est ce que fait Bernard Maris dans son *Antimanuel d'économie* (2003) en montrant que l'économie suit une mécanique métaphorique, qui n'a pas évolué comme la mécanique scientifique. Pour fonder une économie scientifique, les premiers économistes, dont Walras « adoptent » (*ibid.*, Maris, p. 33) le modèle de la mécanique, le « recopient », le « calquent » « racontent en mathématique le mythe du marché autorégulateur » « piratent » (*ibid.*, p. 34), tout cela afin de « donner corps à leur métaphore énergétique dans le domaine social » (*ibid.*, p. 38) :

« Walras s'efforce à une « physique sociale ». Il est le codécouvreur, [...] du concept d'équilibre économique sur un ou plusieurs marchés. L'équilibre et son corollaire fondamental, la stabilité de l'équilibre, le retour à l'équilibre si l'on s'en éloigne (comme la bille revient toujours au fond du bol), sont empruntés aux premières formulations de la physique dans la « mécanique ». (p. 32)

La métaphore est réfutée par son modèle. La mécanique comme science a évolué, alors que l'économie s'en tient à une conception maintenant dépassée de la mécanique; Maris en voit la preuve dans le fait que « second principe de la thermodynamique », n'est pas pris en charge par l'économie :

« L'équilibre de la mécanique classique est un équilibre du retour à l'équilibre, d'une science qui ignore le temps, où la « flèche » du temps n'existe pas, où « le passé a la même valeur que le futur », pour reprendre l'expression de Maxwell » (p. 34)

« Les physiciens ont pulvérisé cette conception a-historique de leur science par le second principe de la thermodynamique, dit d'« entropie », principe de dégradation, où un système évolue vers une uniformité calorifique. Le chaud se transmet au froid, et les deux sont tièdes. Les économistes ont-ils ignoré l'irréversibilité des phénomènes et la notion d'entropie? Oui, presque tous. » (p. 35)

*Antimanuel d'économie*. Bernard Maris, Rosny, Bréal, 2003

La mécanique a donc fourni un modèle à l'économie. La mécanique représente par un modèle mathématique ce qui se passe dans le monde des objets. Le pari des économistes mécaniciens est que ce modèle peut aussi rendre compte du monde humain des échanges économiques.

Pour rejeter la « métaphore énergétique » Maris coupe le domaine problématique métaphorisé, l'économie, du domaine source, métaphorisant, la mécanique. Le "mécanisme" en économie est rejeté, d'une part parce qu'il est restée liée à une vision dépassée de la mécanique; et d'autre part, parce qu'il ne rend pas compte des particularités de son domaine propre, notamment celle d'être un objet historique. Les règles et les raisons qui fondent cette réfutation sont d'ordre épistémologique, le modèle été exporté de façon incomplète et indue; il en ressort que la métaphore qui résume cette importation est mauvaise.

## 6. La métaphore démétaphorisée

Aristote remarque que la métaphore peut inverser les orientations argumentatives : « il faut tirer la métaphore de ce qui est meilleur si on veut donner du lustre, et de ce qui est moins bon si on veut dénigrer [...] dire de celui qui mendie *prie*, ou que celui qui prie *mendie*. » (*Rhét.*, 1405 A, 1,15; p. 434) — remarquons que, quelle que soit la force assimilatrice de la métaphore, il n'est toutefois pas question de dresser un PV au second sous prétexte que la mendicité est interdite. Le journal *El Pais*<sup>6</sup> rapporte un cas de plainte pour mauvais traitement physiques, *maltratos físicos*, déposée par une ex-Carmélite contre son ancienne Mère Supérieure. À quoi les religieux répondent qu'il ne s'agit pas de mauvais traitement mais de pénitence, *penitencia* ou de discipline, *disciplina* :

« No es castigo, sino disciplina. Tengamos en cuenta que los monasterios tienen diferentes reglas. Esta es la regla de Santa Teresa, la vieja, por así decir, manera de vivir de las hermanas carmelitas »

Sonrientes, de pie o sentadas en una sala adornada con motivos religiosos, dijeron a la cámara que "lo de las torturas es un invento. Ésta es una vida de penitencia, no de tortura que es un término totalmente distorsionado" dijo una de ellas. »

El Pais 2016/09/05

« Ce n'est pas un châtement [*castigo*], mais de la discipline [*disciplina*]. Il faut tenir compte que les monastères n'ont pas tous la même règle. Là c'est la règle de Sainte Thérèse, l'ancienne règle, pour ainsi dire la manière de vivre des sœurs carmélites »

"Souriantes, debout ou assises dans une salle ornée de motifs religieux, elles disent face à la caméra que "cette affaire de torture est une invention. Nous menons une vie de pénitence [*penitencia*], pas de torture [*tortura*], qui est un mot tout à fait inadapté [*distorsionado*]"

En parlant d'un chirurgien qui pratique sans anesthésie des interventions bénignes mais très douloureuses, le patient indigné peut se jurer de "ne jamais retourner se faire torturer chez ce sadique", désigné comme "le boucher de la Croix-Rousse"; on a clairement affaire à une métaphore. Le chirurgien n'est pas un boucher, et l'intervention n'est pas une torture. La métaphore de la torture et du bourreau est banale pour désigner toute douleur dont on tient quelqu'un pour responsable. Ce qui est catégorisé comme *pénitence* dans le discours religieux peut être métaphorisé comme une *torture*, ce qui, comme *prier / mendier*, relève de la bonne polémique.

corps pénitents > corps torturés par la pénitence > corps torturés

<sup>6</sup> [elpais.com/internacional/2016/09/05/argentina/1473105152\\_670790.html](http://elpais.com/internacional/2016/09/05/argentina/1473105152_670790.html)

La dé-métaphorisation prend acte de la disparition ou fait disparaître l'arrière plan justifiant l'existence d'une catégorie pénitence : douleur qui imite celle du Christ en croix douleur volontairement acceptée, douleur expiatrice, donc pourvue de sens pour celui qui la subit et pour la communauté à laquelle il adhère.

Les religieuses luttent contre la recatégorisation de leurs pénitences comme des tortures par leur paroles, qui la dénoncent comme une métaphore, et mal intentionnée; Leur attitude « souriante » est aussi orientée dans ce sens : toutes les productions sémiologiques faites dans le cadre d'une interaction argumentative ont une valeur argumentative.

Quoi qu'il en soit, les mêmes actes sont catégorisés différemment dans différentes communautés discursives, et il sera intéressant de voir ce que sera la décision du juge saisi de l'affaire, s'il reconnaîtra l'existence d'une catégorie "pénitence", distincte de la catégorie "torture", ou s'il catégorisera les actes de pénitence institués dans la règle Carmélite comme des tortures, faisant ainsi disparaître la métaphore. Le genre juridique jouit du privilège de disposer de la force légale pour imposer ses catégorisations.

## 6. Conclusion : Formes du discours contre la métaphore

Si l'on définit la métaphore par la réorientation qu'elle opère, c'est-à-dire par la suite idéale qu'elle introduit et si l'on se désintéresse des autres suites comme ne relevant pas de la langue, alors la métaphore argumentative est forcément vue comme persuasive, puisqu'on ne regarde pas ce qui se passe quand elle ne l'est pas.

Nous avons approché l'argumentation comme une forme de dialogue ou d'interaction, qui utilise la théorie des orientations sémantiques, mais ne s'y réduit pas. Pour étudier empiriquement la question de la métaphore argumentative, nous avons construit des données couplant une intervention initiale dans laquelle la métaphore joue un rôle pivot, avec une réplique ne s'alignant pas sur la métaphore, ce qui a donné les résultats suivants, montrant que la métaphore donne certainement une grande force au discours, mais qu'il est possible d'y résister.

La première arme de l'arsenal anti-métaphore est le jeu avec la *sur-métaphorisation* et la *contre-métaphorisation*, qui prend aisément le métaphorisé à son propre jeu.

Ensuite, *ce qui fait la force de la métaphore fait aussi sa faiblesse*. On peut attribuer la force de la métaphore à une rupture d'isotopie créant une surprise, prolégomènes de l'émotion (ce qui ne la différencie pas de n'importe quel autre tropes); mais il ne s'ensuit pas que cette émotion soit du plaisir. La situation ne conditionne pas l'émotion. Le choc peut être négatif, comme le montrent les réactions de l'abbé Barbier et Paul Krugman, peu réceptifs respectivement aux métaphores de Michelet et des Austériens.

La métaphore peut également souffrir de son analogie. On peut toujours reconstruire une analogie à partir d'une métaphore, surtout si on n'est pas d'accord avec elle; on dira que celui qui prend la métaphore par l'analogie ne joue pas le jeu propre à la métaphore. C'est exactement cela : on sait que le jeu se réfute par le *sérieux* (et inversement); or l'analogie est sérieuse, elle peut être précisée, limitée, ou invalidée dans sa relation au domaine à problématiser.

La métaphore fonctionne comme un modèle explicatif lorsque le langage du domaine ressource, celui de la métaphore, est systématiquement appliqué au domaine à problématiser. Si les choses restent relativement floues, tout va bien, la métaphore joue son rôle de stimulant de la pensée. Mais la métaphore structurante peut alors être *testée comme n'importe quel modèle* : est-il descriptivement adéquat, explique-t-il bien les choses ? C'est ce que fait Bernard Maris.

Enfin, savoir si telle expression est une métaphorique ou vraie à la lettre est aussi l'affaire des participants au jeu de langage où elle a cours : savoir si les pénitences sont ou non des tortures est l'affaire du juge ; selon que le jurilinguiste soutiendra que les pénitences sont / ne sont pas des tortures, il donnera raison à la nonne en rupture de couvent / à la mère supérieure. De toutes façons, *c'est le juge qui tranchera de la réalité de la métaphore.*

#### Références

- ARISTOTE, *Rhétorique*, Introd., trad. etc. par P. Chiron, Paris, Garnier-Flammarion, 2007.
- BONHOMME, Marc, *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Champion, 2005
- KLAMER, Arjo, « Economic agents are rational : Negative images », dans John S. NELSON, Allan MCGILL, Donald N. MCCLOSKEY (eds). *The Rhetoric of human sciences. Language and argument in Scholarship and Public affairs*, 1987. 178-183.
- LE GUERN, Michel, « Métaphore et argumentation », *L'argumentation*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1981. 65-74
- KLEIBER, Georges, « Du triple sens de métaphore », *Langue française* 189, 2016. 15-33.
- PLANTIN, Christian, *Dictionnaire de l'argumentation*, Lyon, ENS Éditions, 2016.
- RESCHE, Catherine, « Termes métaphoriques et métaphores constitutives de la théorie dans le domaine de l'économie », *Langue française* 189, 2016. 103-116.
- BLACK, Max, « Metaphor », *Proceedings of the Aristotelian Society*, New series, vol. 55, 1955. 273-294, 1955. <http://web.stanford.edu/~eckert/PDF/Black1954.pdf> (10-08-2016)
- BLACK, Max, « More about Metaphor », ORTONY Andrew (ed) 1962, *Metaphor and Thought*, 1955. 19-43.